

Jour de fête
Porc-épic

Aurélie Olivier

Numéro 136 (3), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olivier, A. (2010). Compte rendu de [Jour de fête / *Porc-épic*]. *Jeu*, (136), 29–30.

Porc-épic

TEXTE **DAVID PAQUET** / MISE EN SCÈNE **PATRICE DUBOIS**, ASSISTÉ DE **CATHERINE LA FRENÈRE**
SCÉNOGRAPHIE **NATHALIE TRÉPANIÉ** / ACCESSOIRES **DAVID OUELLET** / ÉCLAIRAGES **ANDRÉ RIOUX**
CONCEPTION SONORE **PASCAL ROBITAILLE** / COSTUMES **JULIE BRETON** / MAQUILLAGES **FLORENCE CORNET**
PERRUQUES ET POSTICHES **RACHEL TREMBLAY**, ASSISTÉE DE **CHANTAL McLEAN**
AVEC **ANTOINE BERTRAND**, **JEAN-PASCAL FOURNIER**, **MARIKA LHOUMEAU**, **DOMINIQUE QUESNEL**
ET **GENEVIÈVE SCHMIDT**.
PRODUCTION DU **THÉÂTRE PÂP**, PRÉSENTÉE À ESPACE GO DU 16 FÉVRIER AU 13 MARS 2010.

AURÉLIE OLIVIER

JOUR DE FÊTE

Avant d'être montée à Montréal, la pièce écrite par David Paquet, diplômé du programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada en 2006, a été présentée en Allemagne, au Mexique, en Autriche, en France et en Belgique. *Porc-épic* met en scène des personnages nourrissant des rêves d'interactions avec leurs congénères, mais malheureusement mal armés pour faire face à la difficulté d'établir des relations ; car on ne peut pas s'ouvrir à l'autre sans se mettre en danger et s'exposer à être blessé.

Qui s'y frotte s'y pique

Pour soutenir son propos, David Paquet a emprunté au philosophe allemand Arthur Schopenhauer son allégorie du porc-épic qui, se rapprochant de ses semblables pour se réchauffer, se blesse à leurs piquants. « Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau¹ », conclut le philosophe. De la même façon, les personnages de Paquet souffrent d'une

solitude insoutenable, qui les pousse à essayer d'entrer en relation avec l'autre, au prix de quelques difficultés et déceptions. Le personnage central de la pièce, c'est Cassandre. Bien décidée à trouver des convives pour célébrer avec elle son anniversaire, la jeune femme fait le tour du quartier et invite tous ceux qu'elle croise à la fête qu'elle organise le jour même, et au cours de laquelle les invités – entre deux parts de gâteau et une partie de piñata – seront finalement confrontés à eux-mêmes, à leurs angoisses et à leurs faiblesses, et conduits à s'ouvrir les uns aux autres avec plus d'honnêteté qu'à leur habitude. « Bonne fête qui ? Bonne fête moi ! » répète Cassandre, parfois à la limite de l'hystérie. Consciente de sa solitude (« Je suis pas habituée à ce que ce soit moi et l'autre. D'habitude, c'est juste moi et moi² »), elle affiche une allégresse aussi outrancière que fabriquée, bouée de sauvetage qui l'empêche de sombrer. Ce qui est particulièrement touchant, c'est son volontarisme : même si elle n'a visiblement jamais réussi à établir la moindre relation valable avec ses semblables (elle a plus d'affinités avec les canards), elle persiste à essayer et s'avérera finalement la plus authentique. Soulignons la prestation remarquable de Marika Lhoumeau qui a su exprimer le caractère excessif du personnage tout en laissant transparaître ses profondes failles.

1. Arthur Schopenhauer, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, Paris, Librairie Germer Baillière et Cie, 1880, p. 182.

2. Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2009, p. 31.



Porc-épic de David Paquet, mis en scène par Patrice Dubois. Spectacle du Théâtre PAP, présenté à l'Espace GO à l'hiver 2010. Sur la photo : Geneviève Schmidt (Noémie) et Marika Lhoumeau (Cassandra). © Danny Taillon.

Gravitent autour de Cassandra plusieurs personnages que leur bizarrerie rend éminemment originaux. Sylvain (Jean-Pascal Fournier), propriétaire d'un dépanneur et fils d'une dyslexique qui l'a toujours appelé « Sylvain », vomit ou saigne du nez dès qu'il évoque l'être aimé et soigne ses névroses chez la psychologue ; Théodore (Antoine Bertrand), voisin narcissique, n'existe qu'à travers la séduction et vit le rejet comme une tragédie ; Noémie (Geneviève Schmidt), consumée par son désir d'enfant, est prête à tout pour être aimée de celui qu'elle a choisi ; et Suzanne (Dominique Quesnel), enceinte alors qu'elle n'a pas connu d'homme depuis quinze ans, cultive l'agressivité, le cynisme et le dénigrement de soi, fumant comme un pompier sous prétexte que le bébé qu'elle porte le réclame. Tous ont en commun leur difficulté à interagir avec l'autre, malgré leurs maladroites tentatives de rapprochement ; et tous ont recours à des moyens plus ou moins honorables – mensonge, vol, détachement, tromperie, fantasme, mépris... – pour survivre. Hauts en couleur, ces personnages sont toutefois inégalement développés par Paquet, celui de Noémie étant le plus superficiel.

Un peu de magie dans ce monde de brutes

Le ton employé par l'auteur est résolument fantaisiste. Il crée un univers où la magie a sa place et est utilisée comme remède contre l'isolement et les insatisfactions. Ainsi, Cassandra, dont le four crache sur demande des gâteaux tout prêts ou toute

autre chose dont elle a besoin, ou ce bébé qui passe de ventre en ventre, comme un symbole de l'espoir. Ces petites échappées du monde réel introduisent une poésie qui évite à la pièce de tomber dans la sensiblerie et nous ramène au propos de manière détournée. Les scènes sont courtes et les dialogues savoureux. On regrettera toutefois quelques clichés sur l'amour et sur l'espoir, ainsi que la maladroite image de Théodore qui se brûle les yeux avec de la teinture pour cheveux, dans une scène dont on se demande si elle fait référence à la phrase qu'*Ceïpe* prononce dans la pièce de Sophocle – « Ainsi ne verront-ils plus [mes yeux], ni le mal que j'ai subi, ni celui que j'ai causé³. » – sans toutefois voir d'autre rapport avec le célèbre mythe. La force de la mise en scène de Patrice Dubois est d'avoir su faire de cette pièce un objet grinçant, mettant clairement en évidence la détresse des prota-

gonistes sans toutefois perdre l'humour omniprésent dans le texte, aussi bien dans les répliques que dans les situations. Si Dubois a emprunté au registre clownesque – le maquillage de Cassandra durant la fête en est une franche expression –, il l'a fait avec suffisamment de mesure pour que le drame puisse poindre derrière les éclats de rire. Le magnifique décor de Nathalie Trépanier est parfaitement dans le ton, représentant une sorte d'immeuble ramassé sur lui-même, telle une maison Fisher-Price, avec la cuisine de Cassandra à gauche, le salon de coiffure au milieu, le dépanneur de Sylvain à droite et la terrasse de Noémie et Théodore au-dessus. Fait de matières recyclées, il redonne vie à des objets qui deviennent des rescapés, à l'image des personnages de la pièce. Les différents niveaux enrichissent la mise en scène en permettant un mode de déplacement non traditionnel : on peut ici grimper jusqu'à son lit en escaladant la cuisinière.

Fidèle à l'allégorie de Schopenhauer, la pièce illustre ce mouvement perpétuel de rapprochement/éloignement qui ponctue les rapports humains et la difficulté de trouver un juste milieu, ni trop distant ni trop dépendant, et d'accepter le risque de souffrir lorsque l'on s'ouvre à l'autre. Elle prouve que David Paquet est un nouvel auteur à la voix singulière, capable de sublimer sa vision du monde et de lui donner une forme éminemment théâtrale. ■

3. Sophocle, *Ceïpe Roi*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1993, p. 228.